

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Baby Art

Pierre Vadeboncoeur

Volume 32, numéro 3 (189), juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

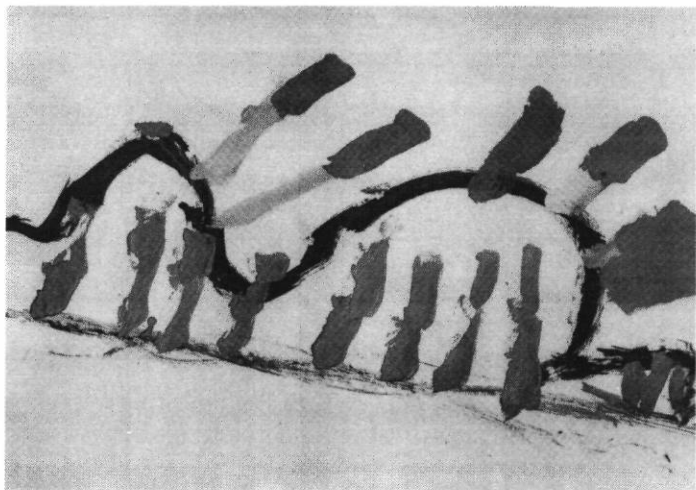
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1990). Compte rendu de [Baby Art]. *Liberté*, 32(3), 58–64.

PIERRE VADEBONCCEUR

BABY ART



Traîne sauvage et petits enfants qui jouent dans la neige.
Gouache, 30 x 45 cm, 1956.

Quand, le soir, je prenais connaissance de quelques dessins d'un enfant, dans ma surprise je me rendais compte d'une chose: l'enfant avait été infiniment plus rapide que moi; dès qu'il s'était mis à la tâche, il m'avait dépassé d'une longueur non mesurable et qu'il me fallait rattraper, ce que je faisais précisément par ce dessin, qui me tirait aussi pres-

tement et comblait ainsi la différence. Mais un autre jour et avec la même aisance, l'enfant-artiste me perdrait de nouveau, car ce qu'il peint a des ailes.

Je sentirais tout de suite l'écart. L'art nous précède toujours dans l'inconnu. Je prendrais dans mes mains les trois ou quatre dessins de l'enfant. Je les verrais pour la première fois. Ce n'est pas assez dire. Ce serait la première fois dans la succession du temps mais ce serait aussi la première fois dans une petite éternité. Je serais ramené absolument au chiffre un par cette nouveauté. J'y aurais été précédé non seulement de quelques heures mais de quelques mesures d'un temps non de ce monde, dans des lieux inexplorés.

L'enfant aurait été chercher là des choses que nul ne connaissait: par exemple, cette «traîne sauvage», qui n'avait jamais été vue mais qui possède pourtant une si forte évidence, comme vous pouvez peut-être vous en rendre compte malgré l'indigente qualité de l'image. Entrant dans notre monde, elle n'aurait pas quitté le sien, où elle serait toujours en amont par rapport à nous, par rapport à tout. Mais elle serait également parmi nous, intacte, préservée, et je sentais qu'elle ne serait jamais gagnée par le principe de notre pauvre existence, la sienne étant incomparablement plus au cœur de ce qui est.

L'enfant de trois ans avait tracé sans hésiter cette grande* écriture contrastée, deux courbes, treize droites, dont huit, fermes et comme énumérées, figurant autant de personnages, et dont cinq, au-dessus, représentant d'autres enfants ou peut-être je ne sais quelle fantaisie du vent dans les écharpes (mais ici je force un peu), le tout sur plan incliné comme il convient pour un traîneau.

Cette écriture est tout. Ces traits irréels sont le réel même. Il n'y a rien en eux qui ne soit d'un tel objet existant réellement dans un monde à part et uniquement vrai.

* Notez les dimensions du tableau.

La réalité est saine et directe. Regardez cette santé: la plénitude de ces deux courbes, leur ampleur; l'esprit de décision des huit droites, affirmées l'une après l'autre et côte à côte, pareilles, diverses, distinctes et unanimes comme des individus. Mais voyez par vous-même et dites-moi si ce tableau sommaire et n'ayant requis qu'une minute de gestes apparemment désordonnés ne révèle pas juste le contraire: une infantile maestria, une concentration spontanée, une stricte économie du geste, une efficacité révélée par le rapport forme/rapidité d'exécution et soulignée aussi par le fait qu'il n'y a rien dans ce dessin qui ne soit essentiel.

L'essentiel. Pas d'ornements. Un esprit de trois ans ne dit que ce qu'il faut. C'est un primitif.

Le nombre. Huit personnages. Un autre groupe, de cinq. Cela est comme compté. On s'en aperçoit par la répétition dans les deux cas, faisant le total de huit et le total de cinq respectivement, à l'aide de barres presque identiques et d'un seul ton (bleu) pour les premiers personnages, et presque pareilles entre elles et d'un seul ton (orangé) pour les autres. Voilà ce qui s'appelle dénombrer. Le nombre fait partie des données immédiates de la conscience du réel, même pour qui ne sait pas compter. Il est égal en importance à la matière pour ce qui est de signaler l'existence de quelque chose. Or la présence du nombre dans ce tableau est manifeste. Cette œuvre n'est pas le résultat d'un vague badigeonnage. Disposer côte à côte et l'un après l'autre des éléments identiques en nombre limité, c'est évidemment travailler avec le nombre. La double boucle a une valeur également accusée. Mon artiste décrivait quelque chose de bien déterminé. Ce n'était pas un romantique. Il ne se spécialisait pas dans l'inspiration.

La précision de ses interventions est patente. Pour ce qui est des courbes, deux boucles, non pas une quantité sans caractère de courbes de hasard (voyez comme un enfant dessine, même à cet âge!). Quand l'œuvre fut terminée,

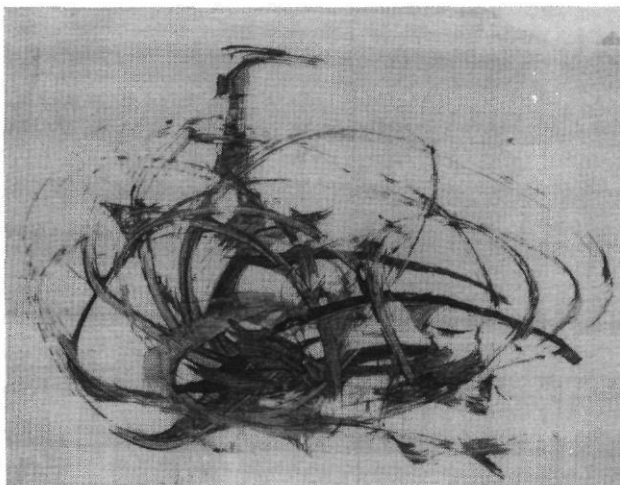
l'enfant n'y ajouta plus rien. Cette fin abrupte est évidente (même compte tenu de l'espèce d'appendice qu'il y a là aussi).

Quelques remarques encore. L'enfant n'avait pas inconsidérément multiplié les tons. Le bleu, l'orangé, dominant, et chacun dans sa partie, ce qui est net. Séparation. Pas de mélange. Les boucles sont cependant d'un rougeâtre qui ne joue pas le rôle d'une couleur. C'est probablement une couleur fictive qui, ne se mariant pas avec les autres, traduit autre chose: le dessin d'un mouvement peut-être? Des mouvements de descente et de montée. C'était très plausible après Pollock... J'avais en premier lieu pensé qu'elles représentaient une forme enthousiaste et profondément arbitraire de traîneau. Mais rien ne recommande cette interprétation. Autant accuser l'enfant de faire n'importe quoi. On fait n'importe quoi quand on s'intitule artiste et qu'on veut se faire remarquer. Ce n'est pas le genre des petits bouts de culs.

N'empêche que ces montagnes russes rudimentaires se composent bien avec des obliques si décidées. De plus, elles sortent la scène hivernale de la pure anecdote visuelle, de l'insignifiante description, échappant ainsi hardiment à l'influence du grand Clarence Gagnon («*et autres Suzor-Côté*», comme disait Guy Viau).

* *

Je fus étonné de voir l'enfant déployer un espace si grand et si libre dans un cadre si restreint. Remarquez, Pollock venait de mourir. L'enfant de trois ans bientôt quatre ne connaissait évidemment rien de lui. Mais on mettait alors à la portée du bambin une matière onctueuse, laquelle lui fournit l'occasion d'apprendre en un rien de temps par les doigts deux ou trois choses importantes: l'*action painting*, l'excitation créatrice, l'esprit de New York...



Sans titre. Fingerpaint, 26 x 35 cm, 1956.

Je ne ferai pas beaucoup de phrases sur quelque chose d'aussi directement trouvé: cette forme générale ovoïde, ce barbouillage si paradoxalement dessinateur, cette frénésie équilibrée.

Il est clair que l'expression de «peinture automatiste», si elle a vraiment un sens, ce petit tableau en relève.

Je fus quelque peu stupéfait du résultat. J'étais frappé par cette large écriture, ce désordre nullement brouillon, cette forme globale sortant d'une conspiration rapide de formes particulières. Je regardais tout cela danser, sauter et retomber d'aplomb; gesticuler efficacement; et quelque chose saigner au cœur (à cause d'une minuscule coulée de rouge). Et puis il y avait une base, appuyant diversement: par une rotondité à gauche, par un long pied à droite. Et une crête, une aigrette, comme d'un oiseau, donnant une tête et donc une vie consciente à cet objet tumultueux.

C'est beaucoup dire, je le sais; beaucoup trop. Le

hasard, qu'est-ce que j'en fais? Le hasard, bien sûr. Mais dans un dessin d'enfant il n'y a pas que le hasard. À preuve ici, il y a séparation et distinction des traits; accomplissement malgré le hasard, justement; bonheur d'exécution et non pas événement insensé. Qu'on dise ce qu'on voudra, mais l'enfant animé d'un mouvement arbitraire et y prenant plaisir s'est trouvé sans le savoir assujéti tout de même aux lois de la composition, comme un corps décrivant une orbite sûre et significative.

Il n'a pas dérivé. Il ne s'est pas égaré. Il n'a pas perdu son centre et son principe. Mais il dessinait vivement force paraboles, composées entre elles en une certaine unité, en une unité certaine. Il en allait tellement ainsi que la figure finale qui en est résultée possède un aspect presque aussi réel qu'un objet usuel, de sorte qu'elle reste dans la mémoire.

L'enfant ne fait pas «d'art» et ce n'est pas au nom de l'art qu'il entreprend et réussit quoi que ce soit. Il ne s'élançait pas en pensant à l'art, il ne se ramasse pas et ne se condense pas dans le but de rien boucler. Même plus âgé, tant qu'il demeure enfant il n'a aucune arrière-pensée d'artiste. Il n'utilise pas sa ferveur, son émotion. Il n'essaie pas d'échapper à lui-même sur l'aile d'une de ces émotions. Il ne cherche pas à se distancer ni à semer ses censeurs. Il n'a pas de censeur, ni en lui-même ni dans les autres. Il laisse derrière ce qu'il a réalisé, ignorant ce qui s'est passé pour y parvenir et oubliant l'objet même. Il n'a pas à se distancer de soi ni de rien. Il ignore ce qu'il fait. Il ne connaît pas son acte et n'est pas tenté de le connaître. L'essentiel a lieu sans qu'il le sache. Point n'est besoin pour lui de faire effort, comme l'artiste, afin de ne pas gêner ce qui agit en lui. Il n'a pas, lui, l'inconvénient d'être double. Il se trouve dans une situation tout contraire. N'avoir, au fond de lui, personne à retenir, à commander, à empêcher, à remonter, à libérer. N'être pour soi-même ni un obstacle, ni une aide, ni un danger, ni un recours.

Un des problèmes de l'artiste, c'est qu'il lui faut chercher une voie entre des voies multiples. Mais l'enfant ne connaît que l'unicité.

Devant son art, il est devant son jeu. Il ne comparait jamais devant le tribunal de son œuvre. Il n'est pas inférieur à celle-ci. D'autre part, il ne cherche pas à l'imposer. Son bonheur ne dépend pas d'elle. Peut-être sa joie, oui, pour un instant, mais c'est tout.

N'était-elle pas assez visible dans ce joli feu d'artifice bleu? Le mouvement l'atteste aussi. J'étais un peu épaté. Ce devait être également à cause des vides faisant une composition de portions d'espace, soutenues par une structure subtile et forte.

Chaque ligne, chaque élément, voyez le dessin, étaient concluants, et par voie de conséquence l'ensemble l'était à la deuxième puissance. Aucun n'allait se dégradant. Il n'y en avait pas non plus portant des traces de récupération comme chez un artiste hésitant et voulant sauver ceci, cela, quelque chose. De toute façon, un enfant ne se mêle pas de récupérer. Il jette après usage, le bon au même titre que le moins bon, sans se soucier. Toutes choses sont si légères.

Je me souviens d'avoir regardé cette peinture minime comme un tableau d'adulte. Le hasard avait certes considérablement collaboré. Mais quand même, l'objet, indéniable, était là, aussi convaincant sur sa cause non fortuite que le dessin d'un papillon fossile.